



HAL
open science

La psychanalyse dans Berlin Alexanderplatz: une place de choix ?

Jean-François Laplénie

► **To cite this version:**

Jean-François Laplénie. La psychanalyse dans Berlin Alexanderplatz: une place de choix ?. Frédéric Teinturier. Berlin Alexanderplatz d'Alfred Döblin: un roman dans une œuvre, une œuvre dans son temps, L'Harmattan, pp.129-150, 2012, 978-2-296-55873-1. hal-03180101

HAL Id: hal-03180101

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03180101>

Submitted on 24 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-François LAPLENIE*
**La psychanalyse dans *Berlin Alexanderplatz* : une
place de choix ?**

Contrairement à des œuvres comme *Die Ermordung einer Butterblume* (1913¹), *Die beiden Freundinnen und ihr Giftmord* (1924²) ou *Hamlet oder Die lange Nacht nimmt ein Ende* (1956³), le roman *Berlin Alexanderplatz* ne fait pas partie des textes dont la critique a le plus abondamment commenté le rapport à la psychanalyse, peut-être parce qu'il fait moins explicitement appel qu'elles à la grille de lecture analytique. Personnages et éléments de l'intrigue y sont en tout cas moins illustratifs, moins directement issus de la théorie freudienne. Plusieurs faits rendent cependant pertinente la question de la place de la psychanalyse dans le roman de 1929 : pour commencer, la chronologie du travail sur le roman recouvre une période de réception intense des écrits de Freud et de ses disciples, et la publication précède de fort peu l'intervention décisive de Döblin pour l'attribution à Freud du Prix Goethe de la

* Maître de Conférences à l'Université Paris-Sorbonne, U.F.R. d'Études germaniques, Centre Universitaire Malesherbes, 108, boulevard Malesherbes, 75850 Paris cedex 17 ; jean-françois.laplenie@paris-sorbonne.fr.

¹ Georg Reuchlein : « ‚Man lerne von der Psychiatrie‘ : Literatur, Psychologie und Psychopathologie in Alfred Döblins Berliner Programm und Die Ermordung einer Butterblume », in : *Jahrbuch für internationale Germanistik* 23 (1991), n° 1, p. 10-68. Galina Hristeva : « Ödipus, nicht Orest : Alfred Döblins *Die Ermordung einer Butterblume* als Inzestphantasie », in : *Weimarer Beiträge* 56 (2010), n° 3, p. 375-388.

² Walter Müller-Seidel, « Alfred Döblin, Die beiden Freundinnen und ihr Giftmord. Psychiatrie, Strafrecht und moderne Literatur », in : Ulrich Mölk (Hrsg.) : *Literatur und Recht. Literarische Rechtsfälle von der Antike bis in die Gegenwart*, Göttingen : Walls, 1996, p. 356-369.

³ Wolfgang Schäffner : *Der Krieg ein Trauma. Zur Psychoanalyse der Kriegsneurose in Alfred Döblins Hamlet*, in : Martin Stüngelin et Wolfgang Scherer (Hrsg.), *HardWar, SoftWar. Krieg und Medien 1914 bis 1945*, München : W. Fink, 1991, p. 31-46. Michel Vanoothuysse : « Une sorte de roman psychanalytique » : *Hamlet ou la longue nuit prend fin, d'Alfred Döblin*, in Karl Heinz Götze et Katja Wimmer (Hrsg.), *Liebe in der deutschsprachigen Literatur nach 1945 : Festschrift für Ingrid Haag*, Frankfurt am Main ; New York, Peter Lang, 2010, p. 75-84.

ville de Francfort-sur-le-Main en 1930. Ensuite, détail significatif, Döblin lui-même évoque la psychanalyse dans certains de ces commentaires sur le roman, notamment dans le cadre de la controverse autour de l'influence et de la dette supposées de *Berlin Alexanderplatz* envers l'*Ulysse* de James Joyce.

Ces premières observations montrent à quel point ce phénomène de réception et réappropriation est complexe. On a souvent souligné l'ambivalence de la position de Döblin envers la psychanalyse, qui a fait l'objet depuis trente ans d'études approfondies⁴, travaux eux-mêmes remis depuis dix ans dans une perspective critique⁵. Les pistes particulièrement discutées concernent le rapport entre psychiatrie et psychanalyse⁶, mais aussi la médiation du *Berliner Programm* de 1913 dans l'articulation entre médecine et littérature autour de ces questions. On trouve également, comme dans le cas de nombreux auteurs, nombre de lectures psychanalytiques des textes, qui prennent bien souvent la forme de pathographies de personnages. Il ne s'agit pas ici de prétendre démêler des problèmes passablement complexes, mais d'apporter les éléments qui permettent de situer la place de la psychanalyse dans l'entreprise romanesque de *Berlin Alexanderplatz*.

⁴ On se reportera notamment aux travaux de Helmut Kiesel (*Literarische Trauerarbeit : das Exil und Spätwerk Alfred Döblins*, Tübingen, Niemeyer, 1986), Wolfgang Schäffner (*Die Ordnung des Wahns : zur Poetologie psychiatrischen Wissens bei Alfred Döblin*, München : W. Fink, 1995), Georg Reuchlein (note 1) et Veronika Fürchtner (« Östlich um den Alexanderplat' : Psychoanalyse im Blick von Alfred Döblin », in : Heike Bernhardt et Regine Lockot (Hrsg.), *Mit ohne Freud. Zur Geschichte der Psychoanalyse in Ostdeutschland*, Gießen, Psychosozial Verlag, 2000, p. 30-50).

⁵ Thomas Anz : « Alfred Döblin und die Psychoanalyse. Ein kritischer Bericht zur Forschung », in : Gabriele Sander (Hrsg.) : *Internationales Alfred-Döblin-Kolloquium Leiden 1995*, Bern : P. Lang, 1997, S. 9-30. Ingrid Maaß : *Regression und Individuation : Alfred Döblins Naturphilosophie und späte Romane vor dem Hintergrund einer Affinität zu Freuds Metapsychologie*, Frankfurt am Main, New York : P. Lang, 1997.

⁶ Les positions critiques divergent notablement lorsqu'il s'agit de déterminer si Döblin était un partisan ou un détracteur de la psychiatrie institutionnelle, ainsi que sur la place qu'il accordait à la psychanalyse vis-à-vis de celle-ci. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de ces discussions qui débordent largement l'œuvre döblinienne et concernent souvent plus la « critique de la psychiatrie » héritée des années 1960. Nous laisserons également de côté la question du rapport différencié aux branches freudienne, jungienne et adlérienne pour nous concentrer sur la première.

en nous intéressant plus particulièrement au niveau de la poétique romanesque. Une étude des textes consacrés par Döblin à la psychanalyse dans la décennie 1920 montre que la réflexion sur la psychanalyse est indissociable d'une réflexion sur la narration, notamment sur le problème de la causalité psychologique. La critique de la causalité psychologique, qui s'exprime dans un jeu satirique qui parcourt *Berlin Alexanderplatz*, n'exclut pourtant pas une traduction littéraire positive dans le roman.

I.

La question du rapport de Döblin à la psychanalyse est inséparable de sa formation médicale : c'est elle qui la prépare et la médiatise, et qui l'infléçhit⁷. Döblin s'inscrit en faculté de médecine en 1900, et choisit en 1904 de se spécialiser en psychiatrie auprès du professeur Alfred Erich Hoche, connu pour son opposition tant à la causalité somatique d'un Kraepelin – et à l'idée d'étiologie en général – qu'à la « nouvelle psychologie » de Freud et des autres écoles psychanalytiques ; c'est sous sa direction que Döblin soutient en 1905 sa thèse de doctorat consacrée au syndrome de Korsakoff⁸. Il se tourne ensuite vers la médecine interne mais continue à publier des travaux en psychiatrie, notamment sur un cas d'hystérie en 1909. La première mention explicite de Freud apparaît précisément dans ce dernier article, en contexte médical donc, mais il est caractéristique qu'on trouve dès l'année suivante une allusion transparente à la *Traumdeutung* dans un texte non médical de Döblin, les *Gespräche mit Kahypso*. Ce dédoublement ne se démentira plus par la suite : la réflexion que mène Döblin au sujet de la psychanalyse, au cours de trente années suivantes, bien qu'enracinée dans son activité médicale, et même, à partir de la fin de la Première guerre

⁷ Norbert Klause, « Der Mediziner Alfred Döblin : die Jahre 1900-1911 », in : Werner Stauffacher (Hrsg.), *Internationale Alfred Döblin-Kolloquien Marbach u. N.* 1984, Berlin 1985, Bern [u. a.], P. Lang, 1988, p. 102-115. Veronika Füchtner, « Arzt und Dichter : Döblin's Medical, Psychiatric, and Psychoanalytical Work », in : Roland Dollinger, Wulf Koepke, Heidi Thomann Tewarson (eds.), *A Companion to the Works of Alfred Döblin*, Rochester (NY), Camden House, 2003, p. 111-139.

⁸ Alfred Döblin : *Gedächtnisstörungen bei der Korsakoffschen Psychose* [1905], Berlin : Tropen Verlag, 2006.

mondiale, dans son activité de psychothérapeute, sera cependant toujours accompagnée d'une réflexion plus sourde, probablement moins avouée, sur la *place* de la psychanalyse dans la littérature, tant du point de vue de l'acte créateur que du point de vue des motifs, des modèles narratifs et de la psychologie des personnages. *Arzt und Dichter* : cette réflexion double trouve son écho dans ce titre que Döblin choisit pour un essai autobiographique⁹ contemporain du travail au roman *Berlin Alexanderplatz*. C'est justement dans ce texte de 1927 qu'il évoque sa formation de psychiatre et qu'il affirme qu'« à [lui] personnellement, Freud n'a rien apporté d'extraordinaire ». Il est tentant de voir dans cette phrase une de ces affirmations polémiques dont fourmille l'histoire des relations entre littérature et psychanalyse à cette époque : d'une part, elle semble affirmer la supériorité de la littérature sur la psychanalyse quant à la compréhension de l'humain, d'autre part elle paraît bel et bien adressée à ceux des écrivains qui ont vénéré la psychanalyse comme un miracle. Döblin, représentant au même titre que Schnitzler ou Musil de cette fraction du champ littéraire qui dispose d'un réel bagage scientifique, met ici sur le compte de l'ignorance cette propension, courante chez les écrivains dans les années 1920, à considérer la psychanalyse comme une science tout à fait à part. Ce faisant, il met plutôt en cause la réaction interne du milieu littéraire que la valeur intrinsèque des théories freudiennes, qu'il ne semble pas contester fondamentalement. Sous sa plume, les premières mentions de Freud en 1909-1910 sont loin d'être aussi négatives que ne pourrait le laisser attendre l'hostilité déclarée de son directeur de thèse. Elles font preuve d'un réel intérêt et d'un certain respect pour le chercheur et le théoricien. {

Il n'en va cependant pas différemment des théories freudiennes que des autres modèles psychiatriques et psychologiques. La critique s'accorde ainsi pour voir dans la période d'étude de la psychiatrie la source à la fois du *Berliner Programm* de 1913 et de la production littéraire qui lui est contemporaine. L'étude précise de Freud commence cependant

⁹ Alfred Döblin : *Arzt und Dichter* [28. 10. 1927], in : *Schriften zu Leben und Werk*, hrsg. von Erich Kleinschmidt, Olten, Walter-Verlag, 1986, p. 92-97.

un peu plus tard, vers 1919¹⁰. C'est l'époque où, si l'on en croit le témoignage du germaniste Robert Minder¹¹ en 1937, Alfred Döblin se trouve en analyse didactique (*Lehranalyse*) auprès du codirecteur de la société psychanalytique de Berlin, Ernst Simmel, et les textes de cette époque portent cependant la trace de cette étude plus soutenue, notamment les comptes rendus critiques des grands textes métapsychologiques des années 1920 (*Jenseits des Lustprinzips*, 1920 et *Das Ich und das Es*, 1923) ainsi que des grands freudiens (Sandor Ferenczi, Georg Groddek). Les jugements de Döblin y révèlent un grand respect pour la stature intellectuelle de Freud et de quelques-uns de ses disciples, mais ils mettent presque toujours en jeu la scientificité du texte, commentant une écriture plus essayistique que scientifique. Certes, celle-ci se caractérise par sa « clarté » et sa « grande finesse¹² », et les essais métapsychologiques sont qualifiés d' « extraordinairement intéressants » mais aussi de « très subtils et beaux », et les notions freudiennes de cette époque, comme la pulsion de mort, sont plutôt des « idées mélodiques et lyriques¹³ », des « remarques non seulement intéressantes, mais bien plutôt belles et plastiques¹⁴ » que des concepts scientifiques.

A la lumière de ces textes, la thèse d'une hostilité fondamentale de Döblin envers la psychanalyse s'avère difficilement tenable : certes, le rapport à Freud est bel et bien « ambivalent » mais il n'y a pas trace ici d'un rejet de cette branche de la psychologie. Tout

¹⁰ Malgré un premier contact très précoce avec la psychanalyse, la réception de Freud par Döblin suit donc la chronologie générale de cette réception dans le champ littéraire germanophone : ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que la psychanalyse devient pleinement un objet de réflexion pour le champ littéraire.

¹¹ Robert Minder : « Marxismus und Psychoanalyse bei Alfred Döblin. Zu seinem Roman *Pardon wird nicht gegeben* [1937] », in : *Die Entdeckung deutscher Mentalität. Essays*, Leipzig : Reclam, 1992, S. 267-282.

¹² Alfred Döblin : [*Die besten Bücher des Jahres. Antwort auf eine Umfrage*] [*Das Tagebuch*, 7.12.1929], in : *Kleine Schriften* III (1925-1933), hrsg. von Anthony W. Riley, Zürich und Düsseldorf : Walter-Verlag, 1999, S. 197.

¹³ Alfred Döblin : *Psychoanalyse von heute* [*Vossische Zeitung*, 10.6.1923], in : *Kleine Schriften* II (1922-1924), hrsg. von Anthony W. Riley, Olten und Freiburg im Breisgau : Walter-Verlag, 1990, S. 266.

¹⁴ Alfred Döblin : *Metapsychologie und Biologie* [*Die Neue Rundschau* 1922], *Kleine Schriften* II (note 13), S. 185.

au plus pourra-t-on parler d'un rapprochement progressif, depuis les positions hostiles de Hoche jusqu'à une défense explicite de Freud à la fin des années 1920, visible dans l'intervention conjointe de Döblin et d'Alfons Paquet qui permet en 1930 l'attribution à Freud du Prix Goethe de la ville de Francfort. Dans les minutes des débats houleux qui ont précédé cette décision, Döblin retrace lui-même le parcours qui l'a amené à la psychanalyse et confesse que, bien qu'étant psychanalyste, il s'est tout d'abord « refusé à admettre ces nouvelles idées¹⁵ ». De la même façon, Döblin monte au créneau à plusieurs reprises pour défendre la psychanalyse contre les attaques venues du camp conservateur et *völkisch*¹⁶.

Le constat de départ est dépourvu d'ambiguïté : il est impossible de « passer à côté des positions de Freud, qu'on soit médecin ou non médecin, psychiatre ou psychologue » – malgré le fait – ou peut-être justement du fait que – « beaucoup de ses affirmations sont, la plupart du temps inconsciemment, connues des observateurs lucides¹⁷ ». À plusieurs reprises, Döblin reconnaît la valeur des « éclaircissements conceptuels » de la psychanalyse, qui « ont beaucoup contribué à la connaissance de l'âme humaine¹⁸ ». Pour autant, il est loin de se montrer démesurément enthousiaste pour la « nouvelle psychologie » : il ne lui accorde pas un statut à part dans l'édifice des sciences, la traite souvent comme une discipline comme une autre, ne lui reconnaît notamment pas le statut de révolution de la pensée que Freud, et plusieurs écrivains à sa suite, voulaient lui reconnaître. Là encore, il convient de tenir compte du double point de vue de Döblin : en médecin, il s'attache à relativiser la portée des avancées scientifiques et à en considérer la véritable importance. En tant qu'écrivain, il reprend à son compte une stratégie bien établie dans

¹⁵ Alfred Döblin : [Protokoll eines Plädoyers für Sigmund Freud] [29.4.1930], *Kleine Schriften* III (note 12), S. 227. À ce sujet, on se reportera à :

¹⁶ Alfred Döblin : *Die Psychoanalyse. Zu einer deutschen Kritik* [Die Zukunft, 24.2.1939], *Kleine Schriften* III (note 12), S. 124 – 131. Il s'agit ici d'une réponse à un ouvrage d'un autre disciple de Hoche, Oswald Bumke, professeur ordinaire à Munich.

¹⁷ Alfred Döblin : *Praxis der Psychoanalyse* [Vossische Zeitung, 28.6.1923], *Kleine Schriften* II (note 13), S. 270.

¹⁸ *Ibid.* p. 271.

le champ littéraire¹⁹, et qui consiste à protéger l'activité artistique de la concurrence, voire de la contamination par ce que Musil a nommé à la même époque sa « puissance voisine, obscurément menaçante et attirante²⁰ » : la psychanalyse. Porter attention à cette stratégie de champ revient à considérer les affirmations de Döblin ayant trait à la psychanalyse non seulement comme des jugements fondés, mais aussi comme des *prises de position* (au sens de Bourdieu), c'est-à-dire des affirmations formulées dans un contexte polémique. De cette polémique récurrente entre champ littéraire et champ psychanalytique, on reconnaît chez Döblin les principales caractéristiques : la défense des artistes contre toute tentative de nivellement ou de normalisation psychique²¹, et l'affirmation de la priorité des écrivains dans la mise au jour des connaissances psychologiques. Dans un paradoxe qui n'est qu'apparent, ce dernier point est particulièrement visible dans les textes où Döblin affirme le plus nettement son alliance avec Freud. Ainsi, à la fin du discours prononcé en l'honneur du Viennois pour son soixante-dixième anniversaire, Döblin rappelle que « Dostoïevski a encore vécu avant Freud [et que] Ibsen et Strindberg ont écrit avant lui²² », pour conclure que « la littérature est un réservoir de connaissances très méprisé, [...] une source et pas un affluent²³ ». On ne saurait affirmer avec plus de force, ni à un endroit mieux choisi, la valeur de l'activité littéraire face à une discipline qui prétend donner une explication englobante du psychisme.

¹⁹ On notera avec Thomas Anz (note 5, p. 17) que cette tendance est particulièrement forte dans le cas des écrivains dotés de solides connaissances en médecine et en psychologie.

²⁰ Robert Musil : *Charakterologie u[nd] Dichtung*, in : *Gesammelte Werke*, hrsg. von A. Frisé, Reinbek bei Hamburg : Rowohlt, 2000, t. II, p. 1404.

²¹ Ce point n'apparaît qu'en filigrane, il affleure cependant dans le texte *Soll man die Psychoanalyse verbieten?* [*Berliner Tageblatt*, 5.5.1925] (*Kleine Schriften* III, note 12), qui est pourtant une défense de la psychanalyse contre les attaques de l'eugéniste Ludwig Flügge. Döblin y reconnaît la place particulière des individus « dotés d'un don exceptionnel » (p. 15).

²² Alfred Döblin, *Zum siebzigsten Geburtstag Sigmund Freuds*. Festvortrag am 6.5.1926 vor der Deutschen Psychoanalytischen Gesellschaft in Berlin, *Kleine Schriften* III (note 12), p. 53.

²³ *Ibid.*, p. 54.

Par ailleurs, la critique de Döblin se concentre sur le penchant des freudiens à la spéculation, contre lequel Döblin met en garde la caste des psychanalystes, les enjoignant d'abandonner les « la pseudophilosophie et la métaphysique » pour se consacrer à « la clinique, la clinique et encore la clinique²⁴ », c'est-à-dire principalement à l'observation et à la description des cas cliniques. Car c'est par le discours métaphysique que la psychanalyse reste attachée au modèle des *Geisteswissenschaften* et s'avère de peu de profit pour l'artiste, lequel doit les « rejeter » pour « se tourner vers la nature – [...] la nature, et non les sciences naturelles²⁵ ».

La décennie de rapprochement entre Döblin et la psychanalyse, dont je n'ai ici tracé que les grandes lignes, montre que Döblin connaissait intimement la théorie freudienne jusque dans le détail de ses développements métapsychologiques, mais qu'il semble la considérer plutôt comme un essai de psychologie philosophique que comme une science naturelle à proprement parler. De la connaissance attestée (théorique et pratique) de la psychanalyse par Döblin, il n'est par ailleurs pas question de conclure hâtivement à la possibilité absolue d'une lecture analytique du roman. De telles lectures, appuyées sur la familiarité de Döblin envers la psychanalyse, sont méthodologiquement très incertaines et en outre peu pertinentes quant au projet döblinien, lequel n'est justement pas psychologique. De même, le contact précoce de Döblin avec la psychanalyse, ainsi que son étude précise à partir de 1919, ne permettent pas de supposer une quelconque *influence* de la psychanalyse sur Döblin. Comme les autres grands écrivains modernistes, Döblin se trouve dans un rapport complexe d'admiration et de concurrence avec la doctrine freudienne²⁶. C'est la raison pour laquelle toutes ses affirmations à ce sujet sont à comprendre au sein d'un réseau polémique d'alliance et de démarcation, que ce soit au sein du champ littéraire lui-même ou dans le triangle conceptuel, disciplinaire et institutionnel dessiné par la psychiatrie institutionnelle, la psychologie et la psychanalyse. Ce déploiement polémique

²⁴ *Praxis der Psychoanalyse* (note 17), p. 273.

²⁵ Alfred Döblin : *Mehrfaches Kopfschütteln* [*Die Literatur*, Oktober 1923], *Kleine Schriften* II (note 13), p. 325.

²⁶ Thomas Anz (note 5), p. 14-18.

détermine, dans ces mêmes prises de position, un usage fluctuant, souvent non déterminant et dans tous les cas non *conceptuel* des notions, à commencer par les mots mêmes de psychiatrie et de psychanalyse. Dans ce contexte, on préférera au concept d'influence celui de « traduction littéraire²⁷ », qui implique des torsions et distorsions volontaires, des malentendus fertiles, mais surtout laisse entendre la genèse complexe et hétérogène des emprunts, des motifs et techniques littéraires.

II.

Pour situer le problème de la place de la psychanalyse dans *Berlin Alexanderplatz*, il est nécessaire de revenir aux textes poétologiques centraux de la première phase, notamment au *Berliner Programm*, dont on sait qu'il pose déjà les marques de la réflexion sur les rapports entre littérature et sciences. Dans ce texte de 1913, Döblin écrit :

Man lerne von der Psychiatrie, der einzigen Wissenschaft, die sich mit dem seelischen ganzen Menschen befaßt : sie hat das Naive der Psychologie längst erkannt, beschränkt sich auf die Notierung der Abläufe, Bewegungen, – mit einem Kopfschütteln für das Weitere und das 'Warum' und 'Wie'²⁸.

On retiendra de cette phrase souvent citée la profonde ambiguïté du terme de psychiatrie employé ici comme antonyme du terme de psychologie. Le mot semble désigner ici une science purement descriptive qui n'est en aucun cas celle qui est pratiquée par Kraepelin ou Krafft-Ebing, et impliquer un refus de la démarche étiologique que plusieurs commentateurs ont rapproché des positions du directeur de thèse de Döblin, Alfred Hoche. Cependant, il semble bien plutôt que ce terme soit employé dans un contexte polémique particulier et pour sa charge de connotations : *psychiatrie* apparaît ici non comme référence à une discipline constituée, mais comme désignant une symptomatologie

²⁷ J'emprunte le terme de *literarische Übertragung* à Thomas Anz. On pourrait également, pour reprendre le titre d'un colloque tenu à Paris en novembre 2004, parler de « transferts littéraires ».

²⁸ Alfred Döblin : *An Romanautoren und ihre Kritiker [Berliner Programm]*, in : *Schriften zu Ästhetik, Poetik und Literatur*, hrsg. von Erich Kleinschmidt, Olten und Freiburg i. Br. : Walter Verlag, 1989, p. 120-121.

froide, sans volonté curative ni même véritablement classificatrice. Cette conception très réductrice fonctionne ici dans le cadre d'une charge contre la psychologie *romanesque*, qu'il convient de distinguer de la psychologie comme discipline académique ou médicale. C'est bel et bien l'idée de causalité en littérature, au même titre que toutes les marques de subjectivité personnelle, qui est la cible du texte. Il n'en demeure pas moins que le cadre conceptuel posé ici semble s'opposer à ce que la psychanalyse – qui est justement une discipline fondée sur la possibilité, et la même sur la nécessité d'une étiologie des maladies mentales, laquelle conditionne le processus de guérison – joue le moindre rôle dans une œuvre littéraire.

Comme science d'observation, la psychiatrie apparaît dans le *Berliner Programm* comme un répertoire de comportements humains réels. Elle est donc en quelque sorte un laboratoire de l'observation et trace un cadre du vraisemblable en termes de comportements possibles. Cette idée va demeurer centrale au cours de la décennie suivante : plusieurs textes autobiographiques affirment la dette de « l'écrivain Döblin » envers le « neurologue Döblin²⁹ » pour ce qui est de l'obtention du matériau, et c'est exactement cet aspect que développe Döblin au début de son court texte *Mein Buch »Berlin Alexanderplatz«* (1932) quand il qualifie les asiles dans lesquels il a travaillé de « stations d'observation de criminels », qui a donné au roman « une perspective particulière³⁰ ». Certaines traces de cette observation directe sont évidentes : il s'agit des passages du dernier livre du roman, dans lesquels le protagoniste est interné. On peut imaginer que l'observation psychiatrique livre ici des éléments de réel que l'imagination romanesque ne saurait remplacer. Or ce rôle de répertoire factuel peut tout aussi bien être tenu par la psychanalyse, dont Döblin souligne souvent la richesse du travail clinique. On peut donc poser que ce n'est pas le modèle explicatif de la psychanalyse qui l'intéresse, non plus que sa terminologie, qu'il trouve du reste volontiers jargonnante, mais bien l'attention

²⁹ Alfred Döblin : *Zwei Seelen in einer Brust*, in : *Schriften zu Leben und Werk* (note 9), p. 103-106.

³⁰ Alfred Döblin : *Mein Buch Berlin Alexanderplatz* [1932], in : *Berlin Alexanderplatz*, München, dtv, 1997, p. 412.

qu'elle porte à des détails, des comportements concrets que l'observation courante tout autant que la psychiatrie institutionnelle laissent de côté. La grille interprétative analytique n'est pas utilisée pour son potentiel explicatif, mais pour l'élargissement de l'attention et l'enrichissement du réel qu'elle entraîne.

C'est justement en cela que la clinique psychiatrique – et donc également, en ce sens, psychanalytique – se distingue d'une psychologie littéraire et de ce que le *Berliner Programm* nomme la « manière psychologique [du prosateur actuel] » :

Man muss erkennen, dass die Romanpsychologie, wie die meiste, täglich geübte, reine abstrakte Phantasmagorie ist. Die Analysen, Differenzierungsversuche haben mit dem Ablauf einer wirklichen Psyche nichts zu tun ; man kommt dabei an keine Wurzel. Das »Motiv« der Akteure ist im Roman so sehr ein Irrtum wie <im> Leben ; es ist eine poetische Glosse. Psychologie ist ein dilettantisches Vermuten, scholastisches Gerede, spintisierender Bombast... [...] Die wirklichen Motive kommen ganz anders woher ; dieses da, der lebendigen Totalität ermangelnd, ist Schaumschlägerei, ästhetisches Gequerle, Geschwafel eines doktrinären, gelangweilten Autors [...]³¹.

Döblin reproche donc ici à la psychologie romanesque – reproche qui sera souvent repris dans les années 1920 par les tenants de la Nouvelle Objectivité – de manquer les véritables motivations des actes, et d'être donc proprement mensongère et trompeuse. Le texte ne nie pas la possibilité d'une causalité, d'une étiologie donc, mais il souligne que cette « racine » est plus profonde que celle qu'on croit d'habitude saisir par une telle psychologie. Il est frappant de voir ici la proximité d'une telle argumentation avec celle de Freud lui-même : les motivations conscientes, celles que se formule consciemment le sujet, sont souvent très éloignées des motivations réelles, inconscientes : elles sont le résultat d'une rationalisation, d'une simplification – mais aussi d'un déplacement et d'une déformation. Loin d'apporter la lumière sur un comportement, elles participent à la mécanique psychique elle-même en masquant parfois la motivation réelle.

³¹ Alfred Döblin : *An Romanautoren und ihre Kritiker* (note 28), p. 120.

C'est un texte de 1924 qui nous permet de préciser ce rapport complexe entre description factuelle, étiologie psychique et littérature. Il s'agit de la conclusion du curieux texte *Die beiden Freundinnen und ihr Giftmord*, texte qui a du reste fait l'objet d'abondants commentaires psychanalytiques.

Von seelischer Kontinuität, Kausalität, von der Seelenmasse und ihren Ballungen wissen wir nichts. [...] Da sind zuerst die fürchterlich unklaren Worte, die man gebrauchen muß, um solche Vorgänge oder Zusammenhänge zu beschreiben. Auf Schritt und Tritt Verwaschenes, oft handgreiflich Kindisches. Die summarischen dummen Worte für die Beschreibung innerer Vorgänge: Neigung, Abneigung, Abscheu, Liebe, Rachgefühl. Ein Mischmasch, ein Durcheinander, für die elementare Verständigung gemacht. [...] Ein ganzes Konvolut von Tatsachen wird mit dem bequemen Wort Neigung weniger bezeichnet, als übersehen. Denn das Gefährliche solcher Worte ist immer, daß man mit ihnen zu erkennen glaubt; dadurch versperren sie den Zugang zu den Tatsachen. [...] Die meisten Seelendeutungen sind nichts als Romandichtungen³².

Ce texte pousse à l'extrême la posture de 1913 en ce qu'il présente l'entreprise psychologique comme intrinsèquement limitée par son outil même, le langage qui propose une fiction (*Dichtung*) en lieu et place d'une description. Ce n'est pas tant l'étiologie comme idéal épistémologique qui est mise en cause ici – il s'agit bien pour la littérature de révéler les « moteurs de nos actions », c'est-à-dire de mettre au jour la mécanique psychique – que la confiance dans le lexique des sentiments et des émotions. Entre 1913 et 1924, la thèse centrale n'a pas changé, elle est simplement radicalisée par le scepticisme à l'égard du langage qui s'y exprime : c'est en effet le mot qu'on met sur le contenu psychique qui est trompeur et mensonger. La simple volonté de décrire par les mots communs empêche la connaissance – cette même connaissance qui demeure l'un des buts du texte épique. De ce point de vue, il est même probable que les terminologies

³² Alfred Döblin : *Die beiden Freundinnen und ihr Giftmord*, Reinbek bei Hamburg : Rowohlt, 1978, p. 87-88.

techniques, comme celle de la psychanalyse, prêtent le flanc à la même critique.

La conséquence la plus directe de cette critique, on le sait, est la rareté du lexique psychologique habituel dans le roman. Mais le texte va plus loin que cette simple abstinence prudente ou que ce que Walter Müller-Seidel nomme le « style discret³³ » : ce refus de la psychologie est même mis en scène de façon satirique dans le roman lui-même. Quelques exemples montrent que c'est même là un ressort courant du texte. Ainsi, dans le chapitre *Tendenz lustlos, später starke Kursrückgänge*, l'impuissance du protagoniste n'est évoquée que par le montage d'un paragraphe de texte exagérément technique³⁴, qui détaille de façon froide mais finalement fort peu pertinente le mécanisme de l'excitation sexuelle et ses troubles. Le texte semble inviter le lecteur à formuler lui-même un diagnostic mais matérialise l'écart entre la matière vivante et l'explication livresque. Dans le chapitre *Hasenbeide, neue Welt*, les mouvements de la fumée font l'objet d'une anthropomorphisation outrancière qui discrédite toute l'entreprise subjectiviste qui sous-tend d'ordinaire ce genre de passages :

Der Rauch sucht, wenn es ihm zu rauchig wird, vermöge seiner Leichtigkeit oben zu entweichen, findet auch richtig Ritzen, Löcher und Ventilatoren, die bereit sind, ihn zu befördern. Draußen jedoch, draußen ist schwarze Nacht, Kälte. Da bereut der Rauch seine Leichtigkeit, sträubt sich gegen seine Konstitution, aber es ist nichts rückgängig zu machen infolge einseitiger Drehung der Ventilatoren. Zu spät. Von physikalischen Gesetzen sieht er sich umgeben. Der Rauch faßt sich an die Stirn und sie ist nicht da, er will denken und kann nicht³⁵.

Le paragraphe repose sur des doubles sens entre le sens propre (concret, physique) et le sens figuré (psychologique) de termes-clés (*Leichtigkeit, Konstitution*). Le jeu satirique porte sur l'illusion de

³³ Walter Müller-Seidel : « Psychiatrie im erzählten Text. Zur Problematik von Diagnosen in Literatur und Literaturwissenschaft », in : Hans Hippus (Hrsg.) : *Ausblicke auf die Psychiatrie*, Berlin, Heidelberg: Springer, 1984, p. 59.

³⁴ *Berlin Alexanderplatz* (note 30), p. 27.

³⁵ *Berlin Alexanderplatz* (note 30), p. 66.

libre-arbitre et le déterminisme, et il culmine sur l'insertion de formules convenues (*sich an die Stirn fassen*) qui rendent sensible à rebours le ridicule de la psychologie.

Mais c'est l'échec des psychiatres de Buch, dans le chapitre *Traubenzucker und Kampferspritzen, aber zuletzt mischt sich ein anderer ein* du dernier livre, qui montre de façon frappante l'insuffisance et le ridicule de la démarche étiologique et curative. Le diagnostic de départ est réduit ici à un terme unique – *Stuporzustand* – qui ne dépasse pas le niveau descriptif et ne débouche sur aucune guérison. Le débat entre psychiatrie institutionnelle et psychanalyse, matérialisé par l'opposition des deux générations de médecins, ne se termine pas sur une victoire de la psychanalyse : même la tentative analytique est tournée en ridicule par l'absurdité de l'obstacle concret qu'est le mutisme de Biberkopf, qui rend impossible la *talking cure*.

Die jüngeren Herren haben eine besondere Auffassung von diesem Zustand : sie sind geneigt, das Leiden von Franz Biberkopf für psychogen zu halten, also seine Starre nimmt von der Seele ihren Ausgang, es ist ein krankhafter Zustand von Hemmung und Gebundenheit, den eine Analyse schon klären würde, vielleicht als Rückgang auf älteste Seelenstufen, wenn – das große Wenn, das sehr bedauerliche Wenn, schade, dies Wenn stört erheblich – wenn Franz Biberkopf sprechen würde und sich mit ihnen am Versammlungstisch niederlassen würde, um gemeinsam mit ihnen den Konflikt zu liquidieren. Die jüngeren Herren haben mit Franz Biberkopf ein Locarno im Auge³⁶.

De même que Biberkopf ne collabore pas avec ses médecins, le texte se refuse ici à jouer le jeu de l'interprétation évidente auquel pourrait être convié le lecteur. Par-delà les passages où il est mis en scène dans les situations même, ce jeu satirique avec la causalité psychologique et les modèles interprétatifs traverse le texte de façon plus subtile en questionnant le savoir analytique du lecteur. Dans un motif comme celui de l'amputation, un tel lecteur-analyste, tel qu'il a déjà commencé à apparaître aux alentours de 1920, peut apercevoir un écho *symbolique* à la castration. Or cette interprétation est déjà anticipée par le texte,

³⁶ *Berlin Alexanderplatz* (note 30), p. 383.

qui la suggère et l'appuie à un point tel qu'il la prive en quelque sorte de son intérêt herméneutique. Le texte ne laisse donc en quelque sorte plus de marge à l'interprétation, il joue et se joue de la promptitude à interpréter symboliquement les pistes proposées par la narration. Tout est fait pour tenir en respect la psychanalyse et sa force explicative envahissante. Par le jeu satirique et les interprétations pré-formées dans le texte, le dispositif narratif semble cantonner la psychologie, et spécialement la psychanalyse (freudienne en l'occurrence) au rôle de répertoire de comportements vraisemblables que lui avait assigné le programme de Berlin. Si tel était le cas, on aurait ici affaire à un cas typique de la réception de Freud dans le milieu littéraire : un écrivain qui connaît bien la psychanalyse, qui va même jusqu'à s'engager pour sa reconnaissance scientifique et institutionnelle, mais qui clôt soigneusement l'œuvre littéraire elle-même à cette influence potentiellement dangereuse.

III.

Malgré cette clôture de l'œuvre, dont on a vu qu'elle obéissait en partie à une logique polémique plutôt que poétique, Döblin se réclame pourtant explicitement de la psychanalyse lorsqu'il évoque le dispositif narratif de *Berlin Alexanderplatz*. Il est possible, comme cela a été évoqué plus haut, que cette mention serve principalement à se libérer du soupçon d'une influence de Joyce. Mais il semble cependant intéressant de suivre cette piste d'une présence de la psychanalyse à un autre niveau dans le texte que celle qui vient d'être étudiée, niveau plus diffus, et donc plus caché et moins univoque, et aussi plus difficile à mettre en évidence. Les commentaires de Döblin sur son roman évoquent en effet par deux fois l'importance de la pratique psychanalytique dans la genèse de la technique des associations d'idées. D'une part, Döblin est familiarisé avec le sous-bassement théorique de ce phénomène (l'interférence du processus dit primaire – qui caractérise le fonctionnement de l'inconscient – dans le processus secondaire – « rationnel ») mais aussi, en tant que praticien de

l'analyse, avec son usage en séance, tel qu'il a été fixé par Freud³⁷. L'association libre serait donc l'un de ces éléments de réel qui aurait été mis au jour par la psychanalyse, comme il ressort de la critique que publie Döblin au moment de la sortie de la traduction allemande de *Ulysses*, et qui paraît un an avant la publication de *Berlin Alexanderplatz* :

Damit und soweit ist das Buch charakterisiert im Kern als ein biologisches, wissenschaftliches und exaktes. Der Mensch von heute ist kenntnisreich, wissenschaftlich, exakt ; darum gibt der heutige Autor ein Buch, das sich neben die Wissenschaft setzt. [...] Darum verläuft der ganze Vorgang real, selbst indem er nur »als ob« verläuft. In den sichersten Partien hat dieses literarische Werk völlig wissenschaftliche Haltung. [...]. Die Tagträumerei der Frau Bloom verläuft in ungeordneter assoziativer Reihe über 110 Druckseiten ohne Punkt, Komma, mit aufgelöstem Satzbau. [...] Das Buch gewinnt so eine ungewöhnliche Echtheit und Naturtreue³⁸.

C'est en s'appuyant sur les sciences que le livre « gagne une authenticité hors du commun », et Döblin cite ici à titre d'exemple le monologue intérieur en association libre du dernier chapitre de *Ulysses*. Or c'est précisément sur ce dernier point que Döblin tente ensuite de renier le plus énergiquement l'influence de Joyce, voire la proximité avec lui. Le sujet semble même si sensible et important qu'il le fait par deux fois, dans une lettre de 1931 au germaniste berlinois Julius Petersen, puis dans une lettre de 1947 à Paul Lüth, rédacteur en chef de la revue *Der Bogen*. Dans la première, il s'agit surtout pour Döblin d'enraciner l'élaboration la forme de son roman d'une part dans l'évolution de *sa propre* écriture, d'autre part dans *sa propre* activité psychothérapeutique.

Bei der Gegenüberstellung mit Joyce [Joyce] wäre zu ergänzen, was dem Verfasser, glaub ich, aus meinen früheren Arbeiten doch noch unbekannt war. Eine

³⁷ Sigmund Freud : « Zur Einleitung der Behandlung (weitere Ratschläge zur Technik der Psychoanalyse I) » [1913], in : *Gesammelte Werke* Bd. VIII, S. 454-478.

³⁸ Alfred Döblin : »*Ulysses*« von Joyce [Das deutsche Buch, März 1928], *Kleine Schriften* III (note 12), p. 133-134.

stilistische Analyse meiner früheren Sachen würde manches aus der Ähnlichkeit an Joyce [Joyce] und der Unterscheidung sehr klar ergeben. Vor allem habe ich meine Technik aus der psychoanalytischen Tätigkeit, aber sehe auch da ihre Begrenzung, – es giebt eben auch da formbildende Zielstrebigkeit³⁹. –

Dans la deuxième lettre, écrite plus de quinze ans plus tard, le ton est plus cassant. Il s'agit toujours d'antidater le dispositif narratif utilisé dans *Berlin Alexanderplatz*, notamment par des allusions à l'histoire littéraire, mais surtout d'établir une distinction fondamentale dans le rapport du romancier aux sciences qu'il exploite : celle qui oppose la connaissance livresque (celle de « l'expérimentateur » Joyce) et la connaissance vive, la sienne.

Der innere Monolog ist ein altes Literaturgut. Es war in der Literatur als Selbstgespräch oder Dazwischengespräch des Autors, Darstellung per ich oder per er tausendmal gemacht [...]. Die Assoziationstechnik spielt sogar im Alexanderplatz [k]eine große Rolle und ich kenne sie genauer als Joyce, nämlich vom lebenden Objekt, von der Psychoanalyse. Also koppeln Sie mich, da Sie doch den alten Schlendrian nicht mitmachen wollen, von diesem irischen Experimentator ab und zeigen Sie, dass es in der Zeit, wie man doch auf allen Gebieten weiß, viele gleichlaufende und anklingende Bewegungen gibt und Strömungen sind, die gleichzeitig, an vielen Stellen, unter völlig anderen Umständen aufbrechen⁴⁰. [...]

Si la technique associative, dont la deuxième lettre tente de minimiser l'importance dans le roman, rend un « effet de réel » si flagrant, c'est sans doute qu'elle permet d'ancrer le texte dans l'expérience de chaque lecteur, qui y reconnaîtra un type d'enchaînement des pensées qui lui est familier. Là où cette technique est présente, le texte se donne donc comme le contenu de conscience du personnage, et les coq-à-l'âne associatifs seraient en quelque sorte un signal de vraisemblance.

³⁹ Lettre à Julius Petersen du 18 septembre 1931, in : Alfred Döblin : *Briefe*, Olten und Freiburg im Breisgau, 1970, p. 165.

⁴⁰ Lettre à Paul Lüth du 9 décembre 1947, in : *Briefe* (note 39), p. 176.

C'est ici cependant qu'on constate un écart majeur entre la technique associative telle qu'elle est employée dans le *stream of consciousness* chez Virginia Woolf et Joyce, et celle qu'emploie Döblin. Dans le premier cas, on a principalement affaire à des monologues intérieurs qui retranscrivent un flux de pensée. Chez Döblin, cette technique apparaît plus complexe. Le flux de pensées est lui-même feuilleté en plusieurs niveaux : trame continue de pensées à l'enchaînement strict, dialogue intérieur⁴¹, pensées incidentes apparemment sans logique et de l'ordre de réminiscences, le tout encadré par les interventions d'un narrateur. Mais on trouve également, associé par montage narratif direct, des rendus de perceptions sensorielles et motrices. Ainsi, dans le chapitre *Tendenz lustlos*, déjà évoqué, les niveaux textuels s'entremêlent de façon inextricable :

Franz war schon draußen auf der Straße im Regen. Wat machen wir ? Ick bin frei. Ich muß ein Weib haben. Schöne Lust, fein is das Leben draußen. Nur mal fest stehen und laufen können. Es federte in seinen Beinen, er hatte keinen Boden unter sich. Dann war an der Ecke Kaiser-Wilhelm-Straße hinter den Marktwagen schon eine, neben die er sich gleich stellte, egal was für eine. Donnerkiel, wo kriegen wir schon die Eisbene her. Er zog mit ihr los, zerbiß sich die Unterlippe, wenn du weit wohnst, komm ich nicht mit. Es war nur quer über den Bülowplatz, an den Zäunen vorbei, durch einen Hausflur, auf den Hof, sechs Stufen herunter⁴².

Le parcours décrit à la fin de ce passage est explicitement en perspective interne, mais il est intrinsèquement lié aux passages de dialogue intérieur et de discours direct qui précèdent. Il ne s'agit pas tant d'un montage abrupt de perspectives différentes, voire divergentes, que de la succession, sur une même surface de projection, d'éléments qui tous sont en rapport avec le personnage que nous suivons : en l'occurrence, des perceptions internes et externes, auxquelles s'ajouteront dans la suite du passage des réminiscences incidentes de chansons et de comptines.

⁴¹ Johannes Balve : « Innerer Dialog und Redevielfalt bei Alfred Döblin », in : Werner Stauffacher (Hrsg.) : *Internationales Alfred-Döblin-Kolloquium Münster 1989 / Marbach 1991*, Bern [u. a.], P. Lang, 1993, p. 57-72.

⁴² *Berlin Alexanderplatz* (note 30), p. 25.

Si le texte est bien un équivalent littéraire de la conscience, comme l'établit le contrat *réaliste* décrit plus haut, cette conscience correspond en tous points à la définition du Moi dans la deuxième topique freudienne telle qu'elle est décrite dans *Das Ich und das Es* : une surface de projection, immergée dans le temps, d'éléments disparates, qui sont fondamentalement de trois ordres : externes (perceptions sensorielles), internes (principalement réminiscences) et moteurs. Fonctionnellement et anatomiquement, le *moi* constitue la « surface de l'appareil psychique », apparue par différenciation fonctionnelle du Ça, c'est-à-dire une surface de contact, de transition, une interface entre extérieur (perception) et intérieur (contenu du Ça) et qui contrôle en outre la motricité. Dynamiquement, le moi est défini par une fonction psychique, *l'attention*.

La recension effectuée par Döblin des écrits métapsychologiques atteste non seulement de la bonne connaissance qu'il avait de ce modèle théorique, dont il affirme qu'il « est une forte inspiration pour le praticien comme pour le psychologue » :

[Freuds] Unterscheidungen vom Bewußten, Vorbewußten und Unbewußten sind für eminent praktische Zwecke gemacht, entstammen empirischen Beobachtungen, sind mit klarem Sinn gefüllt, rund und gut. [...] Über dem Es und in das Es hinein ragt das Ich. Das sitzt dem Es »wie die Keimscheibe dem Ei« auf. Das Ich bildet sich aus dem Es unter den äußeren (und inneren) Wahrnehmungen ; latent bewußt oder vorbewußt werden Vorstellungen, die noch mit Wertvorstellungen, Erinnerungsresten verknüpft sind⁴³.
[...]

Le modèle topique, « éminemment pratique », semble donc échapper au reproche général d'abstraction et de spéculation, ce qui vient à l'appui de l'hypothèse selon laquelle la psychanalyse freudienne a bel et bien contribué à former et informer la technique narrative dans *Berlin Alexanderplatz* en fournissant un sous-bassement théorique propre à augmenter l'effet réaliste visé par la technique associative.

⁴³ *Psychoanalyse von heute* (note 13), p. 264.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'affirmer ici que la psychanalyse est la seule influence, ni même l'influence majeure, qui a permis l'élaboration de la technique narrative propre de *Berlin Alexanderplatz*. Il faut sans doute prendre au sérieux Döblin lorsqu'il affirme, dans les deux lettres citées *supra*, la multiplicité des sources, ainsi que l'ancienneté des techniques littéraires qui lui ont servi de base. C'est encore ici une façon de masquer les apports et les emprunts que de les faire apparaître en concurrence avec d'autres, dans un processus de genèse complexe. De la même façon, la fin du roman, qui met en scène une crise et une rédemption sous forme de *prise de conscience* par le protagoniste, peut être lue *entre autres* selon la grille psychanalytique, comme la libération de contenus refoulés et l'aboutissement à un équilibre, à une santé. Pour autant, cette interprétation entre dans un conflit dialectique⁴⁴ avec les autres lectures, notamment morales ou théologiques, et ne saurait prétendre être seule déterminante. Dans le contexte de « coopération et concurrence » (Thomas Anz) entre littérature et psychanalyse, il ne saurait être question de laisser à une science interprétative le fin mot sur le sens du roman.

⁴⁴ Döblin semble lui-même limiter la portée d'une telle lecture, en ce qu'il met en doute la « vérité psychologique » de cette fin : « Der Schluss müsste – eigentlich im Himmel spielen, schon wieder eine Seele gerettet, na, das war nicht möglich, aber ich ließ es mir nicht nehmen, zum Schluss Fanfaren zu blasen, es mochte psychologisch stimmen oder nicht. Bisher sehe ich : der Dualismus ist nicht aufzuheben. » (lettre à Julius Petersen du 18 septembre 1931, note 39, p. 166).

Table des matières

FREDERIC TEINTURIER : Introduction7

I. BERLIN ALEXANDERPLATZ : UNE ETAPE DANS LE CHEMINEMENT D'ALFRED DÖBLIN

GABRIELE SANDER : Döblins Wege zum Alexanderplatz – Stationen eines Berliner Flaneur15

ANDREA TAM-RITTER : Alfred Döblins *Unser Dasein* als indirekte Fortsetzung von *Berlin Alexanderplatz* ? : ein für die *Geschichte vom Franz Biberkopf* kommentarfördernder Denkansatz.33

DANIEL MEYER : Mort et utopie dans *Berge Meere und Giganten* et *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin.....61

II. BERLIN ALEXANDERPLATZ, À LA CROISÉE DE DIFFÉRENTS CHEMINS

ANNE LEMONNIER-LEMIEUX : La religiosité spécifique du roman *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin81

PHILIPPE ALEXANDRE : Le Berlin de la fin des années Vingt dans le roman *Berlin Alexanderplatz*.....107

JEAN-FRANÇOIS LAPLENIE : La psychanalyse dans *Berlin Alexanderplatz* : une place de choix ?.....129

III. LE CHEMIN CHOISI PAR ALFRED DÖBLIN DANS BERLIN ALEXANDERPLATZ : QUESTIONS D'ECRITURE

ALISON BOULANGER : « Montage » et « monologue » : les partis pris narratifs de *Berlin Alexanderplatz*.....151

FREDERIC TEINTURIER : Le plaisir du texte dans *Berlin Alexanderplatz* : Jeu avec le lecteur, jeu avec le genre, jeu avec le récit169

HELMUT KIESEL : ALFRED DÖBLINS MONTAGEROMAN *BERLIN ALEXANDERPLATZ* ALS PARADIGMATISCHES WERK DER REFLEKTIERTEN MODERNE189